

Kerim DAYAN

Date de l'entretien : jeudi 26 octobre 2017

Lieu de l'entretien : Montussan 33450

Enquêteur : Hürizet Gunder

ATTENTION ! Les annotations entre crochets en italique [*annotation*] sont des indications du Rahmi pour aider à la compréhension de l'entretien.

HÜRIZET GUNDER - *Bonjour Monsieur Dayan Kerim. Pouvez-vous nous parler de votre vie en Turquie ?*

KERIM DAYAN - En Turquie, j'étais gérant d'un café et nous étions cinq, six à y travailler. Les conditions de vie politico-sociale en Turquie (la terreur, l'insécurité à l'époque) ont fait que je suis venu en France. Je voyais que mon avenir en Turquie allait être des plus noirs. En octobre 1972 il y a eu des élections et on sentait que ça n'allait pas dans le sens positif. Nous n'avions pas de tranquillité de vie et nous nous sentions dans une certaine insécurité. Nous avions tout mais à tout moment nous pouvions mourir d'une balle perdue, ou nous café pouvait être criblé de balles. C'est la raison pour laquelle j'ai pensé à me séparer de la Turquie. C'est à regret pourtant, je ne le voulais pas mais...

C'était en quelle année ?

1970, en octobre. J'ai vendu mon café. J'étais obligé car je savais qu'un jour il serait la cible de balles. Soit par la droite, soit par la gauche.

Où se trouvait votre café ?

À Sarayköy. Nous gagnions très bien notre vie, cependant nous n'avions pas de garantie de vie. Donc, je l'ai vendu. Un de mes amis allait en Allemagne en tant que touriste et j'y suis allé avec lui.

Avez-vous fait des études ?

Je suis allé jusqu'en primaire.

Donc, vous avez vendu votre café pour partir en Allemagne ?

Oui, donc de Denizli à Düsseldorf. Denizli, Istanbul. Istanbul, Düsseldorf en bus. Arrivé en Allemagne. À cette époque on ne demandait pas de visa et c'était la première fois que je sortais de ma ville.

Étiez-vous marié ?

Oui, marié avec deux enfants, une fille et un garçon. Lorsque vous n'êtes pas sûr de votre lendemain, pour avoir confiance en l'avenir, l'être humain peut accepter beaucoup de choses. Donc, même si c'était difficile, nous étions obligés. J'avais perdu mon père en 1968 et j'avais ma mère, mon frère, ma sœur, ma femme et deux enfants.

Qu'avez-vous pris en partant ?

Un petit sac avec du matériel de rasage, une chemise, un pantalon, une serviette. Lorsque je regarde les Syriens, cela me rappelle mon départ aussi [*pleurs*]. Donc nous sommes arrivés à Düsseldorf. Le voyage a duré deux jours et une nuit. Pendant le voyage nous n'avons pas eu de problèmes particuliers, juste une attente d'une demi-heure en Bulgarie. À Düsseldorf, nous avons été accueillis par une connaissance de mon ami.

À votre arrivée en Allemagne, qu'avez-vous ressenti ? Car ce sont deux paysages complètement différents... À votre descente du bus, qu'avez-vous ressenti ?

À notre arrivée à Düsseldorf, comment vous dire... C'est ce à quoi je m'attendais. Je m'attendais à vivre une grande différence socialement, culturellement. Les conditions de vie sont très différentes. D'un point de vue architectural, climatique aussi, Izmir et Düsseldorf sont deux villes très différentes. Cela ne m'a pas beaucoup marqué mais les Allemands étaient plutôt chaleureux. J'y ai rencontré un compatriote d'Afyon, Sandikli. Je m'étais séparé de celui avec qui j'étais venu car lui est resté auprès de la personne qui nous a accueillis.

Donc, ce compatriote était seul et travaillait comme ferrailleur. Je vous assure, c'était des conditions de travail incommensurables : douze à quatorze heures dans une chaleur de sept-cents degrés. Il travaillait douze heures et venait avec nous travailler à la culture de carottes à cinq marks de l'heure. Je lui avais dit « il n'y a pas que l'argent qui compte, il faut penser à ta santé et te préserver pour tes vieux jours ». Il m'a dit « s'il le faut je travaillerais vingt heures, pour gagner de l'argent et retourner en Turquie ».

Donc j'ai travaillé à la culture de carottes pour 5 marks de l'heure. C'était un métier que je ne connaissais pas. J'y suis allé dix jours à peu près, ce n'était pas mon truc et je suis allé à Stuttgart car j'y avais de la famille du côté de ma mère.

Malheureusement, je n'ai pas eu l'accueil que je pensais. Mon oncle m'a dit, « *Neveu, je ne t'ai pas demandé de venir* » et moi je lui ai répondu que j'étais venu lui dire au revoir. Car j'avais fait autant de kilomètres, je souhaitais le voir aussi. Alors il s'est tu. J'y suis resté deux jours et d'autres personnes de ma famille m'ont demandé de rester, que c'était sous la colère que je disais vouloir retourner en Turquie.

Le lendemain, j'ai pris le train à Stuttgart pour Paris et j'ai pris un train de banlieue pour Orléans. D'Orléans j'ai pris le bus. J'ai retrouvé un autre ami. J'ai travaillé quelques mois à Orléans. Moi, j'avais travaillé dans le commerce avant mon service militaire, j'étais coiffeur puis après j'ai été gérant de café. À Orléans, j'ai travaillé dans le bâtiment.

Quel âge aviez-vous à votre départ ?

J'avais vingt-six ans. À Orléans, il neigeait beaucoup. Seize centimètres de neige. J'avais les mains gelées. Par la suite, on a décidé de descendre vers l'Espagne et on est allé à Bordeaux. On a pris le train, c'était la même année, en 1977. Il y avait Cemal Çetin, Kara Ceylan, Ceylan Canli qui est décédé aujourd'hui, Kerim de Bayburt. J'avais l'impression d'avoir déjà vécu vingt ans à Bordeaux. Nous étions quarante-cinq à cinquante personnes à Bordeaux centre, cours Victor Hugo. Un de nos amis gérait un hôtel et on y avait une chambre. Nous avons un ami français qui nous faisait travailler au noir et beaucoup de Turcs ont travaillé pour ces deux frères. J'y ai travaillé deux ans, de 1977 à avril 1979. Évidemment, à notre arrivée, nous avons de grands espoirs dans ce départ vers l'étranger mais en réalité, c'était de l'esclavagisme moderne. Nous ne serions pas restés si ces personnes ne nous avaient pas offert la possibilité de travailler. Nous ne pouvons que les remercier. À cette époque, ils ne donnaient pas de titres de séjour. En avril 1979, je suis retourné en Turquie. Pas pour les vacances, mais parce que j'avais perdu mon enfant de deux ans. Je suis parti mais j'ai eu beaucoup de mal à revenir en France car à cette époque le gouvernement avait voté une loi sur ceux qui partaient et revenaient. Ceux-là devaient attendre trois ans avant de ressortir du territoire. J'avais un passeport, j'ai pris l'avion de Paris pour aller en Turquie, sans souci et on a tamponné mon passeport. Je suis resté deux mois en Turquie et à la frontière à Kapikule en bus, on m'a dit que je devais attendre trois ans donc on m'a refoulé. J'ai fait annuler mon premier passeport et j'ai eu un deuxième passeport qui m'a coûté quatre milles liras turques et avec ce passeport je suis revenu en France après sept mois. Évidemment en mon absence, beaucoup de choses avaient changé en Turquie. Le 1^{er} mai, les étudiants et les lycéens protestaient le jour de la fête du travail et je sentais déjà l'approche d'un coup d'Etat. Le coup d'Etat de 1980, moi, je ne l'ai pas vécu, j'étais en France mais je l'ai senti bien avant. Mon frère était au lycée à l'époque, en deuxième année.

Selahattin Konuk était venu en voiture, il avait perdu son fils à l'époque. Il n'y avait pas le fond funèbre turc, chacun rapatriait le corps de ses proches comme il le pouvait. Je lui avais demandé de prendre mon frère avec lui pour le protéger. Mon frère est arrivé en France en tant que touriste et j'ai appris, je peux vous

l'assurer, que des personnes avaient disparues et dont on est encore sans nouvelles, après ce coup d'Etat. Certainement qu'ils ont dû ramasser les opposants comme on ramasse des fruits. En septembre, j'ai refait faire mon passeport et je suis revenu en bus à Bordeaux en octobre. Les amis, dont Ceylan, s'étaient rassemblés en 1980 à l'église et ont dit qu'ils allaient faire la grève de la faim pour obtenir des régularisations. Moi, j'ai été hospitalisé au bout du trente-deuxième jour de grève. Je n'avais rien de grave.

C'était une situation difficile mais rester sans manger pendant un jour, deux jours ?

De toute façon le quatrième jour, vous ne sentez plus rien.

Un ami m'avait dit que même l'eau de la saumure lui manquait, qu'il pensait au jus de cette saumure pendant toute la grève.

On nous a amené de l'eau avec du sucre.

Avez-vous perdu du poids ?

Oui, énormément.

Avez-vous eu le soutien d'associations, je veux dire d'associations françaises ? Ou un soutien du curé de l'église ?

J'ai eu le soutien du curé. J'habitais aux Chartrons au 141 rue du Jardin Public. J'avais lié une amitié avec le curé de l'église des Chartrons. J'étais même allé en cours de français grâce à lui. Il m'avait rendu visite lors de la grève. Ils ont créé un comité de soutien avec un syndicat. L'eau était abondante. Grâce au comité de soutien nous avons eu quarante mille francs d'aide financière aussi.

Votre famille était-elle au courant ?

Non, personne n'était au courant.

Pourtant, il y a eu un article dans le journal Sud-Ouest. Y avait-il des gens de plusieurs nationalités ?

Ce sont les Turcs qui l'avaient initiée, ils étaient vingt-cinq dont Sadik et d'autres comme Fikret de Çorum qui faisait la traduction.

Comment êtes-vous rentré dans l'église ?

Nous avons rencontré le responsable puis il nous a invités. Cela a duré trente-cinq jours. Le 1^{er} mai il y a eu les élections, Mitterrand est arrivé au pouvoir et ils nous a tous régularisés. À croire que notre grève de la faim n'a servi à rien.

Avez-vous raconté cet épisode de votre vie à vos enfants et petits-enfants ?

Non, j'ai raconté toute mon histoire mais pas la grève de la faim car cela n'avait pas servi à grand-chose.

Les services de la Préfecture se sont-ils déplacés ?

Oui, nous avons rencontré le sous-préfet et ils essayaient de négocier pour le donner à trois, quatre personnes, mais, nous, on refusait. Finalement, ils nous ont donné un récépissé puis avec l'arrivée de Mitterrand nous avons été régularisés. Mais d'une façon ou d'une autre nous l'aurions eu et puis l'union fait la force.

Après la grève de la faim nous avons créé l'association Türk islam birliği (l'Union des musulmans turcs), notre première mosquée, celle de Bordeaux. La première réunion s'est faite à côté du conservatoire à côté de l'IUT de journalisme. Tout le monde est venu. La salle était remplie, environ deux cents personnes. Uniquement des hommes. J'en suis sorti après l'arrivée de certains amis dont je tairais le nom.

Quels étaient vos besoins en créant cette association ?

L'union est un lieu où les Turcs peuvent se retrouver pour parler de leurs problèmes. Nous étions soutenus par d'autres comme les jeunes communistes ou l'Asti. L'association s'est clôturée comme elle s'était créée. En 1982, une autre association a été créée sous le même nom.

Vous parlez très bien le français...

À mon arrivée, je me suis dit que si je voulais rester ici je devais apprendre la langue. Je suis allé aux cours du soir de l'Asti, de l'église pendant deux ans. J'arrive à me débrouiller.

Puis vous avez eu cette chance de vivre à Bordeaux parce que ceux qui travaillaient et vivaient loin ne pouvaient pas avoir accès à ces formations.

Oui, mais lorsqu'une personne veut quelque-chose... Même si j'habitais à Libourne ou Saint-Germain-du-Puch, je me débrouillerais pour aller aux cours de cette ville, par n'importe quel moyen.

Vous regardiez la télévision française ?

Oui, bien-sûr, la télévision turque n'est arrivée que vers 1986.

Donc, vous avez participé à la création d'une entreprise. Après avoir été régularisé, qu'avez-vous fait ?

Je ne sais pas pourquoi mais j'ai été l'un des derniers à l'avoir eue, je ne l'ai eue qu'en 1983. Carte de séjour, puis carte de travail en trois pages. Je l'ai eue en juin 1983. Entre temps j'ai continué à travailler. Le jour où j'ai eu ma carte de séjour, je suis allé en Turquie pour récupérer ma famille. J'avais loué un logement place Paul Doumer, sur les quais des Chartrons. Ensuite, nous sommes allés en Dordogne, à Terrasson.

Lorsque vous êtes allé chercher vos enfants en voiture après tant d'années qu'avez-vous ressenti ?

[*Pleurs*] Le regroupement familial allait durer beaucoup de temps alors j'ai inscrit mes enfants sur mon passeport. Pour ma mère, ce n'était pas difficile, au contraire, elle était contente que la famille se rassemble enfin. J'avais trois enfants, deux garçons et une fille. Yasar, trois ans, Arzu, huit, neuf ans, Turcay, seize ans. J'ai inscrit Arzu à l'école, Yasar était trop petit, c'était plus difficile pour l'aîné. En Turquie, il était dans la maintenance d'électro-ménager et ici faute de connaissance de la langue, il devait tout recommencer à zéro. Je continuais à travailler dans le bâtiment et j'ai fait le regroupement familial ici. Je l'ai eu sans difficulté et on s'est installés à Terrasson car une de mes connaissances avait un logement plus grand.

Combien de temps êtes-vous restés à Terrasson ?

Nous y sommes restés cinq, six mois puis nous sommes venus à Saint-Germain-du-Puch, où nous sommes ainsi restés cinq, six mois. L'école était loin et mon lieu de travail était à cent kilomètres donc nous avons déménagé à Vayres. L'école était plus près et surtout il y avait le bus scolaire. J'ai tout le temps vécu en maison. Pour moi, le HLM, que ce soit en France ou en Turquie n'était pas le moyen de vie le plus confortable.

Oui, mais tout le monde ne peut pas louer ou acheter ?

Certes mais, quoi que vous fassiez vous pouvez bien éduquer vos enfants. Après l'âge de douze ans, il fait ce qu'il veut et c'est la rue qui l'emporte.

Comment étaient vos relations avec vos voisins ?

Moi, de toute façon, je ne côtoyais mes voisins que le week-end. Je sortais à 6h du matin et je rentrais à 22, 23h donc les enfants aussi, je ne les voyais que les

week-ends. Mais nous n'avons eu aucun problème. À Vayres, nos propriétaires étaient « pieds-noirs », ils avaient dix enfants et ils me disaient, « *Notre onzième enfant, c'est toi* ».

Où êtes-vous allés après Vayres ?

Nous sommes retournés en Turquie, en 1986.

Vous les avez fait venir en 1984 et vous y retournez deux après, pourquoi ?

C'était un peu ma mère. Vous mettez un oiseau dans une cage en or, il vous réclamera toujours la cage de sa naissance.

Combien de temps êtes-vous resté en Turquie ?

J'y suis resté deux ans et j'ai travaillé dans l'immobilier à Kusadasi. Turcay a voulu revenir en France et je n'ai pas voulu le laisser partir seul, du coup, nous sommes revenus. En 1988, quand nous sommes revenus, il y avait des « Formule 1 » à 26€ le jour. Nous y sommes restés six jours. Puis j'ai loué un pavillon à Ludon-Médoc. J'y suis resté un an et demi. Là, je suis devenu artisan dans le bâtiment.

Dans votre vie professionnelle, avez-vous vécu des situations de discrimination ?

Non, je n'ai pas vécu ce genre de situation. J'étais sous-traitant et mon travail ne regardait que moi. Mais à partir de 1990, lorsque vous regardez les chefs ou les employés qualifiés, vous ne verrez que des Français et les ouvriers, des personnes étrangères.

Avez-vous suivi des formations ?

Non, j'ai toujours été autodidacte.

Avez-vous ressenti de la discrimination au niveau scolaire ?

Pas concernant mes propres enfants. Mais j'en ai vu chez mes petits-enfants.

Comment analysez-vous votre parcours ?

Comment ça ?

En quelques mots, comment pouvez-vous qualifier votre immigration ?

Si seulement nous avions eu les conditions de vie favorables pour pouvoir rester dans notre pays...

Êtes-vous retraité ?

Je suis retraité d'ici, pas de Turquie.

Comment vivez-vous financièrement ? Vous vivez avec vos enfants donc vous ne payez pas de loyer ?

Non, évidemment, cette retraite ne me suffirait pas. J'aurais eu à payer un loyer, je ne serais pas resté en France.

Pourquoi restez-vous en France ?

Maintenant, nous connaissons la France comme première partie et la Turquie comme seconde en tant que pays de vacances. Nous y avons aussi un logement.

Allez-vous souvent en Turquie ?

Oui, souvent.

Comment sont vos conditions de vie en Turquie ? Comment sont vos relations avec les structures de santé ? Socialement ? Culturellement ?

Culturellement, socialement, nous avons la même vie, il n'y a pas de différences. Nous sommes installés maintenant à Afyon.

Si je devais analyser votre parcours, je dirais que vous aimez beaucoup les déplacements, Denizli, Afyon, vous avez vraiment vécu à plein d'endroits dans la vie.

Izmir et trop bruyant. J'ai besoin de plus de calme. Tout y est bio, le lait, etc.

Vos relations avec votre famille ?

J'ai perdu ma sœur. Je suis resté seul. Ma femme a perdu sa sœur aussi, son frère est ici à Orléans. Il me reste peu de monde en Turquie.

Si c'était à refaire, le referiez-vous ?

Euh... Oui et non. S'il y avait les mêmes problèmes en Turquie (et d'ailleurs que ces jours ne reviennent jamais) alors je le referais. C'était terrible, l'année 1979. Le père tuait son fils et le fils son père. J'ai vécu quatre mois de cette année en Turquie, que Dieu nous en préserve. La politique a divisé tout le monde.

Qu'est-ce que la France vous a apporté ?

Qu'est-ce qu'elle m'a apporté ? Je ne sais pas.

Et vous, qu'avez-vous apporté à la France ?

Des efforts, de la sueur, du travail. Il y a la trace de mes mains dans chaque recoin de la ville de Bordeaux.

Avez-vous eu une vie associative ?

Non, pas vraiment et je ne veux pas d'ailleurs. Un ami m'avait nommé vice-président d'Ahmet Yelbas et je n'ai tenu que quatre mois au centre culturel. Je n'ai pas le caractère pour et j'en suis sorti.

Vous avez passé trente-cinq ans en France. Y a-t-il des moments, avec vos voisins, avec vos enfants, qui vous ont beaucoup marqués ?

En 1986, j'avais rencontré une famille venant de Rennes et je l'avais revue à Kusadasi, nous les avons invités. Ils sont repartis à Istanbul. Je ne sais pas comment ils nous ont retrouvés. À l'époque, il y avait le minitel. C'était la première semaine après notre arrivée. Ils nous ont invités ensuite à leur tour. Nous avons pris le train. Ils nous ont reçus pendant trois jours. Il y avait à ce moment-là un festival turc. À notre retour, ils nous ont laissés une enveloppe. À l'intérieur il y avait sept-cents francs et un mot sur lequel était écrit, « *Ne le prends pas mal, mais tu viens tout juste d'arriver, tu en auras certainement besoin* ». Je ne savais pas qu'il y avait de l'argent dans l'enveloppe.

Il y a une expression qui dit, « *Fais le bien et tu le recevras en retour* ».

Oui, je n'oublierai jamais ce geste.

D'un côté, vous avez votre oncle qui vous reprochait d'être venu le voir et de l'autre vous avez une personne d'une autre famille qui vous donne 700 francs.

Je n'en avais pas besoin mais comme je venais d'arriver avec la famille, eux, ils ont pensé que j'en avais besoin.

Avez-vous revu cette famille ?

Oui, nous nous sommes revus.

Cette solidarité, pensez-vous qu'elle soit encore possible de nos jours ?

Oui, il y a des foyers qui ouvrent leur table à d'autres. Je suis en France depuis trente-cinq ans, je me suis beaucoup déplacé, Ludon-Médoc, Langon et je n'ai jamais vécu de situation de discrimination. Ni personne dans ma famille. Mon voisin m'avait même prêté sa voiture.

Voulez-vous ajouter quelque-chose ?

Si j'ai pu vous aider pour cette enquête, j'en suis très heureux.

Nous vous remercions.

C'est moi qui vous remercie. J'ai passé la plus grande partie de ma vie en France et j'ai onze petits-enfants.